

## De Fribourg à Jérusalem

« Quitte ton pays, ta famille, la maison de ton père et va vers le pays que je te ferai voir » (Gn 12, 1)

Je vis dans le pays que le Seigneur avait indiqué à Abraham et je m'y suis installée définitivement en 2008, après une longue maturation initiée par les deux ans que j'ai passés à Fribourg (1978-1980). C'est ce cheminement que je voudrais décrire ici, en mémoire de Jacques Loew, à l'occasion du vingtième anniversaire de son départ. À l'origine de ma démarche, il y eut cette rencontre inattendue avec lui, en Pologne, le 1<sup>er</sup> janvier 1978, et la découverte que son projet répondait à ma recherche profonde de l'unique nécessaire. La bourse que L'École de la Foi m'a offerte m'a permis de suivre le cycle d'études, sous la direction d'excellents professeurs. La Bible y a été placée au centre de mes intérêts, pour la vie. C'est surtout l'étude des Écritures, en tenant compte de leur arrière-fond géographique, historique et culturel, qui a été essentielle dans ce grand tournant. J'ai toujours en mémoire ce que disait Masseo Caloz : avant de dire « ce que la Parole me dit », il est nécessaire de comprendre d'abord « ce que la Parole dit ».

Mes deux ans à Fribourg ont eu un effet immédiat sur ma vie professionnelle. J'ai suivi la suggestion de Bernard Trémel d'intégrer l'étude de la Bible à mes études précédentes de sociologie. J'ai ainsi commencé à apprendre l'hébreu biblique, dès mon retour en Pologne, et j'ai écrit une thèse de doctorat sur la structure sociale de l'ancien Israël à la lumière des lois du Pentateuque (1987). Ce fut le départ de mon enseignement d'abord à l'université de Poznan, puis à l'université de Varsovie (2001-2008). Une année sabbatique en Israël (1990-1991) m'a mise en contact direct avec la culture du peuple qui lit la Bible comme sa propre histoire et qui en parle la langue. L'apprentissage de l'hébreu moderne de façon intensive dans un kibboutz m'a aidé à mieux comprendre la Bible. L'hébreu constitue, à mon avis, le point de contact le plus authentique avec le milieu culturel et historique des Écritures, tout comme le lac de Galilée me parle plus de Jésus que tout autre lieu lié à Lui. Je suis revenue plusieurs fois en Israël, pour des séjours d'étude de l'hébreu, de l'histoire d'Israël et de la Bible dans les universités tout en établissant des liens avec les chercheurs israéliens. C'est dans ce contexte qu'en 1991 j'ai rencontré mon futur mari, Israël Eph'al, professeur d'histoire d'Israël et du Proche-Orient ancien à l'université hébraïque. Toute sa famille a péri

en Pologne, durant la Shoa, hormis ses parents et lui-même, parce qu'ils avaient émigré dans la Palestine mandataire, en 1936 – il avait deux ans et demi. Israël fut d'abord mon directeur de recherche. Sa connaissance incomparable de la Bible et sa conviction qu'elle fait partie intégrante du Proche-Orient ancien renforçaient l'approche que j'avais acquise à Fribourg. Israël répète souvent que le pays d'Israël, s'il constitue une unité géographique avec la Syrie, a toujours été un pont entre l'Égypte, l'Anatolie et la Mésopotamie, une voie de passage entre Méditerranée et désert. C'est même l'escale obligée pour des millions d'oiseaux migrateurs, partis d'Europe vers l'Afrique et réciproquement ! La Bible, elle-même, se situe au croisement de ces cultures différentes et en reflète la richesse. C'est pourquoi, après notre mariage en 2008, dans le désir de mieux connaître ce patrimoine commun du Proche-Orient ancien, j'ai étudié d'abord l'akkadien puis le sumérien à l'université hébraïque. J'ai pu ainsi élargir mon champ de recherche à l'histoire d'autres peuples, en particulier ceux de Mésopotamie. Au regard de mon expérience de vie sous un régime communiste – détruit finalement par le mouvement Solidarité –, je m'intéressais par-dessus tout au système de pouvoir. J'ai ainsi écrit un livre sur le message des Prophètes concernant la légitimité des rois d'Israël (*Prophets, Royal Legitimacy and War in Ancient Israel*, 2009). Je l'ai dédié à Jacques, car il aimait souligner son intérêt pour les sciences politiques. Je travaille maintenant sur une monographie qui porte sur la légitimité royale dans le Proche-Orient ancien. Une des questions liées à ce sujet concerne la justice sociale comme caractéristique du comportement du roi. Celle-ci se manifestait entre autres par la protection des faibles tels que l'orphelin ou la veuve, comme nous le voyons aussi dans la Bible. Ce n'est pas sans raison qu'à partir du troisième millénaire avant notre ère, les rois se voyaient comme des bergers de leurs peuples respectifs. Le portrait de Jésus comme Bon Pasteur (Jn 10) vient de ce fonds culturel. L'étude du système politique et de la société antique – passionnante en soi – peut aussi inspirer l'homme moderne, en cette période de crise profonde qui affecte notre civilisation contemporaine.

Chaque soir nous lisons la Bible, Israël et moi, et nous la commentons au gré des circonstances. La lire en hébreu permet, entre autres, de voir toutes sortes de problèmes posés par le texte et adoucis les traductions. L'intérêt pour la langue m'a poussée à préparer en collaboration avec une amie israélienne, une grammaire d'hébreu biblique à usage des étudiants polonais (2013). La lecture biblique continue rythme notre vie, nous fortifie et nous réjouit. Chaque année nous relisons le Pentateuque – la Torah – en suivant le calendrier de lecture synagogaal des sections hebdomadaires.

Le chabbat nous retrouvons nos deux amies israéliennes pour l'étude du *midrach*. Par leur connaissance inouïe de la Bible, les Sages juives intervenant dans ces commentaires me permettent de découvrir des détails et des significations que je n'aurai jamais remarqué sans leur aide. C'est aussi l'occasion d'approfondir l'arrière fond juif de l'enseignement de Jésus. En fait, plus je lis les Écritures, plus j'admire la connaissance que les auteurs du Nouveau Testament ont eu de la Bible hébraïque. C'est d'ailleurs tout à fait naturel puisque c'était la Bible de Jésus et de ses disciples.

La vie en Israël au sein du peuple juif me permet de mieux saisir le sens de la liturgie chrétienne. Son lien profond avec le judaïsme, j'en fais l'expérience de façon naturelle. Par exemple notre repas du vendredi soir est précédé du *qiddouch*. Il commence par une bénédiction sur le vin : « Béni sois-tu, Seigneur (*Baroukh attah Adonai*) notre Dieu, Roi de l'univers qui crée le fruit de la vigne ». Vient ensuite la bénédiction du chabbat donné en commémoration (*zikkaron*) de la Création et en mémoire (*zeker*) de la sortie d'Égypte. Ce *qiddouch* répété chaque vendredi avec ces mots clés *zikkaron/zeker*, nous encourage à faire constamment mémoire de ces deux événements constitutifs de la foi du peuple d'Israël.

Le *qiddouch* est suivi par une bénédiction sur le pain : « Béni sois-tu, Seigneur (*Baroukh attah Adonai*) notre Dieu, Roi de l'univers qui fait sortir le pain de la terre ». En regardant les gestes de mon mari prenant le pain (une des deux *hallot*), pour le bénir, le rompre et le partager avec moi, je comprends la séquence des gestes de Jésus (*Yeshoua*) au cours de la dernière Cène : « Puis prenant le pain, il rendit grâces, le rompit et le leur donna » (Lc 22, 19 cf. 1 Co 11, 23-24) en disant (Lc 22,19) : « Faites cela en mémoire de moi » – *anamnesis* le mot grec équivalent au *zikkaron* hébreu. Jésus nous a commandé, par cette double bénédiction sur le pain et sur le vin, de commémorer sa Vie, sa Mort et sa Résurrection pour y trouver la vie. La célébration du *seder* pascal a aussi renforcé en moi cette approche de la liturgie comme réactualisation du mystère. Nous y lisons : « À chaque génération, l'homme est tenu de se considérer lui-même comme s'il était sorti d'Égypte ». C'est à ce principe de *zikkaron* que se référait souvent Jakob Baumgartner dans son cours sur la liturgie en nous expliquant les racines juives de la liturgie chrétienne. Je garde en mémoire le feu avec lequel il prononçait le mot *berakhah* « bénédiction » alors tout à fait nouveau pour moi, pour souligner son importance fondamentale pour la prière juive, comme je l'ai découvert par la suite.

Ici, en Israël, un cercle restreint de chrétiens hébraïsants, conscients de ces racines juives, célèbre l'Eucharistie en hébreu depuis l'année cinquante six – dès avant le Concile de Vatican II –, tout en essayant d'inculturer le christianisme dans le milieu local. Par

comparaison avec un processus du même nom dans d'autres pays, cette inculturation a une signification particulière en raison du lien organique avec le judaïsme. Un grand artisan de ce travail est le petit frère de Jésus, Yohanan Elihaï qui vit en Israël depuis plus de 60 ans. Notre petite communauté d'hébraïsants avec son message sur la nécessité du retour aux sources est un signe pour l'Église universelle. Ainsi ma famille, en Pologne, a pris l'habitude de dire avant chaque repas cette magnifique bénédiction sur le pain dont il a été question plus haut. Une meilleure connaissance de nos racines juives peut nous aider à mieux comprendre la foi chrétienne, à renouveler notre regard et ainsi à ouvrir les nouvelles pistes dans le dialogue avec le monde d'aujourd'hui. Cette recherche portant sur les origines du christianisme me renvoie aux stimulantes conférences sur l'Église primitive par Françoise Morard qui nous parlait entre autres de la *Didaché*. Le lien tissé avec elle pendant des années a joué un grand rôle dans mon cheminement et m'est un soutien jusqu'à aujourd'hui.

C'est à Fribourg que j'ai pris l'habitude de prendre régulièrement le temps de réfléchir et de prier en me réfugiant de temps en temps à la Maigrauge. Le lien cordial avec ce monastère et l'union de prière se maintiennent malgré l'éloignement et le temps qui passe. Depuis notre mariage, chaque mois, je prends un « jour du désert ». Les premières années, je le faisais à la *Solitude* chez les sœurs contemplatives de Notre Dame de Sion (Ein Kerem) qui m'entouraient toujours d'une grande chaleur. Depuis leur retour en France il y a deux ans, j'ai trouvé un accueil magnifique chez les Bénédictins et les Bénédictines d'Abu Gosh. Ce lieu, identifié selon une des traditions avec Emmaüs de l'évangile, est particulièrement propice pour pénétrer dans le sens de la Parole éclairant les situations de notre vie. À ses deux disciples déçus par la mort de leur Maître qui devait, selon eux, délivrer Israël, Jésus reproche de ne pas interpréter les événements à la lumière des Écritures : « O cœurs sans intelligence, lents à croire tout ce qu'ont annoncé les Prophètes ! Ne fallait-il pas que le Christ endurât ses souffrances pour entrer dans sa gloire ? » (Lc 24, 25-26). Ensuite « Il leur interpréta dans toutes les Écritures ce qui le concernait » (v. 27). Cette explication renforcée par la reconnaissance de Jésus à la fraction du pain, produit un changement radical de leur attitude. Leur visage sombre (v. 17) fait place à une joie immense : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au-dedans de nous, quand il nous parlait en chemin, quand il nous expliquait les Écritures ? » Ils ont compris le sens de la mort de Jésus. C'est un exemple qu'on peut dire classique, de la façon dont la Parole peut illuminer les événements qui nous arrivent, raviver notre confiance et nous fortifier dans nos nuits qui ne manquent pas. Tel est le sens le plus profond de la nécessité de scruter les Écritures comme nous l'explique bien l'auteur du

Deutéronome : « Ce n'est pas pour vous une vaine parole car elle est votre vie, et c'est par elle que vous vivrez de longs jours sur la terre dont vous allez prendre possession en passant le Jourdain » (32, 47).

Ce passage, qui évoque la terre prise en possession me conduit à exprimer ma conviction que la magnifique tradition spirituelle dont le peuple d'Israël est héritier lui permettra finalement de surmonter le conflit avec les Palestiniens pour y créer la coexistence paisible entre les deux peuples. Je suis pleine d'admiration pour les Juifs qui ont su retourner dans le pays de leurs pères après 2000 ans de vie dans la diaspora, écrasés par la Shoa, pour y créer leur État. C'est absolument extraordinaire que j'en sois devenue citoyenne et que je puisse soutenir ce processus vers la normalisation. Je prie constamment le Seigneur qui renouvelle la face de la terre (Ps 104, 30) afin qu'Il renouvelle par sa puissance la face de cette terre ! Je crois profondément que Jérusalem défigurée en ce moment par ce conflit deviendra à nouveau foyer de lumière pour les nations (Is 2, 2-5).

Telles sont quelques lignes majeures de mon activité très humble ici dont les débuts sont à chercher à Fribourg. Mon expérience présente « en équipe » avec Israël, mon mari, est d'une certaine façon « l'inculturation » du projet de l'École de la Foi dans ma vie en Israël. Que le Seigneur en soit béni ! C'est aussi l'occasion d'exprimer ma grande reconnaissance à celles et ceux, à Fribourg, qui m'ont aidé dans mon long cheminement jusqu'à aujourd'hui.

Anna Grocholska, une amie polonaise de Jacques, qui habite Varsovie veille, chaque année, à ce que l'Eucharistie soit célébrée à Varsovie le 14 février, en sa mémoire. C'est elle qui a emmené Jacques à ce petit village tout près de Varsovie pour que je puisse le rencontrer en ce 1<sup>er</sup> janvier 1978.

Izabela Eph'al-Jaruzelska

Jérusalem, le 31 décembre 2019

